

Dodécanèse

par Olivier Delorme

(Cet article est paru, avec une conclusion légèrement modifiée par la rédaction, dans la rubrique « La Grèce revisitée » du n° 2, hiver 2000, de la revue franco-hellénique Desmos-Le Lien).

« Les monuments grecs modernes ressemblent à la langue corrompue qu'on parle aujourd'hui à Sparte et à Athènes : on a beau soutenir que c'est la langue d'Homère et de Platon, un mélange de mots grossiers et de constructions étrangères trahit à tout moment les Barbares. »

François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, 1811.

« Aujourd'hui l'aspect est sombre, triste, noir, aride, désolé ; un poids sur le cœur ; rien de vivant, de vert, de gracieux, d'animé ; nature épuisée, que Dieu seul pourrait vivifier : la liberté n'y suffira pas. – Pour le poète et pour le peintre, il est écrit sur ces montagnes stériles, sur ces caps blanchissants de temples écroulés, sur ces landes marécageuses ou rocailleuses qui n'ont plus rien que des noms sonores, il est écrit : “ C'est fini ! ” Terre apocalyptique qui semble frappée par quelque malédiction divine, par quelque grande parole de prophète ; Jérusalem des nations, dans laquelle il n'y a plus même de tombeau. »

Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, Paris, 1835.

« Une fois, il y a longtemps, (...) j'ai eu l'occasion d'accompagner un très docte étranger [Édouard Herriot] en visite dans mon pays. Il me dit un jour : “ Moi, vous savez, les choses après le III^e siècle ne m'intéressent pas. ” Je l'admirais beaucoup mais j'ai été choqué. J'ai éprouvé à l'entendre une étrange et froide sensation, comme s'il avait éteint tout à coup les lumières sur une énorme superficie de deux mille deux cent et quelques dizaines d'années et que je me débattais désespérément dans cette mare ténébreuse et sans bornes.

« Dans les choses spirituelles tout se tient. L'esprit grec, comme l'esprit français, est un ordre. On peut l'admettre ou le rejeter. Si on le rejette, il n'y a pas lieu d'en parler ; mais

si on l'admet on est bien forcé de convenir que l'on accepte de ce fait l'ordre spirituel grec dans son ensemble et dans toute son étendue. Je n'ai aucunement l'intention de prouver, plus ou moins tendancieusement, par ce que j'avance, que les Grecs actuels sont les descendants directs de Périclès ou de Phidias. Ce fait biologique n'a aucun rapport avec mon exposé. Autrefois, il avait fait couler beaucoup d'encre à l'occasion d'une discussion ouverte par un savant allemand. Ce n'est pas seulement de nos jours que les Allemands ont été attirés par les théories raciales. Nous en voyons les conséquences. Aussi vaut-il mieux ne pas troubler dans leur sommeil les dieux du sang. (...) Disons des truismes s'il le faut. En Grèce on voit la Grèce, en Grèce on parle grec. " Le latin et l'italien, écrivait récemment l'éminent humaniste français Gustave Cohen, sont deux langues distinctes, tandis que le " néo-grec " est toujours du grec. Le grec vivant diffère moins de celui de Platon que Platon ne diffère de Pindare (...). " Or, la continuité d'une langue signifie à elle seule la continuité d'un monde ; de tout un domaine de sentiments et de gestes spirituels conscients ou inconscients. La Grèce actuelle est le pays où se déroule, comme une action vivante et non point comme une succession morte, le destin ininterrompu qu'on a l'habitude d'appeler communément tradition grecque. »

Georges Seféris, Deux aspects du commerce spirituel entre la France et la Grèce, écrit par l'auteur en français, publié dans la *Revue du Caire* en 1944 ; j'ai tiré cet extrait du volume intitulé : *Essais, Hellénisme et Création*, Paris : Le Mercure de France, 1987, choix des textes et présentation par Denis Kohler.

Lors de mon premier voyage en Grèce, j'avais quinze ans. Je voulais devenir archéologue et la Grèce qui me passionnait était celle que j'avais apprise dans les livres – Delphes, Éleusis, l'Acropole : moi non plus je ne m'intéressais à rien qui fût postérieur au III^e siècle. Chaque pancarte, chaque enseigne, je les déchiffrais comme une version et je fus bien déçu qu'on ne me comprenne pas lorsque je demandais où était la route d'Athènes : *Atènai*, dans ma prononciation érasmiennne, celle qu'on m'avait enseignée au lycée, quand il aurait fallu dire *Athinè*, en prononçant le « th »

à l'anglaise. Sitôt rentré en France, l'obsession était néanmoins là, celle de repartir ; pendant les vacances, mes camarades travaillaient pour s'acheter une mobylette, moi pour me payer un voyage sous l'égide d'Athéna.

C'est durant ce deuxième voyage que je me souviens avoir eu, pour la première fois, le sentiment de ce que Séféris appelle « la continuité d'un monde », aux Thermopyles plus précisément, en écoutant le chauffeur du bus, pas le conférencier, nous raconter le combat de Léonidas contre les Perses comme s'il en était le seul rescapé. Et puis l'été suivant, deux mois d'errance, seul et le sac au dos dans les Cyclades, je me suis rendu compte que les petites filles pouvaient s'appeler Aphrodite et les garçons Thémistocle ; avant de réaliser que Byzance avait duré mille ans... que l'histoire ne s'était pas figée au III^e siècle ; avant d'ouvrir Cavafy, Kazantzaki, Vassilikos et aussi Séféris. Avant d'aborder pour la première fois, j'avais alors dix-neuf ans, dans une île du Dodécanèse.

Il s'agissait de Patmos. Je suis monté à pied du port jusqu'à la *Chora*, le village perché, blotti sous les murailles crénelées du monastère de Saint-Jean. J'ai fait escale à Kalymnos, l'île des pêcheurs d'éponges, où des poulpes séchaient sur des fils en attendant d'être grillés, tout au long du boulevard qui longe le bord de mer. À Kos, déjà emplie du vacarme des boîtes de nuit et vouée aux populations scandinaves en mal de soleil et d'ivresse, je me suis assis un moment sous les branches du platane d'Hippocrate avant de marcher vers les terrasses du sanctuaire dédié jadis au divin médecin Asklépios : imprenable panorama sur Bodrum la turque... qui fut Halicarnasse la grecque. J'ai continué vers Rhodes, sa vieille cité croisée plus belle que Carcassonne, Saint-Jean-d'Acre et Jérusalem réunies, ses Anglaises rose bonbon ou vert pistache dans le genre Côte d'Azur 1920, ses hôtels façon Costa Brava et la sauvagerie puissante

de ses montagnes, Lindos qui parvient à rester attirante malgré son insupportable bazar pour estivants et Kamiros qui n'a aucun mal à le demeurer dans la sérénité de sa pinède. Je n'avais vu que les étoiles du troupeau.

Aujourd'hui, j'ai quarante ans ; je ne cours plus depuis longtemps après les marbres blancs, je ne suis pas devenu archéologue et j'ai compris qu'à ne s'intéresser aux seuls vestiges, on manque l'essentiel : la perception, sensitive pas intellectuelle, de ce que Séféris appelle « l'ordre spirituel grec ». Car Lamartine avait tort : rien n'est fini ; et Séféris raison : tout continue même si tout est différent. Quant à moi, je n'ai jamais cessé de revenir dans ce pays, en sachant que le désir d'en éprouver les saisons et les jours devrait se confronter à la réalité – lorsque j'y serais prêt ; et en me demandant, à chaque halte, quel pourrait être le lieu propice à une telle confrontation.

Dodécanèse : douze îles... mais qui a voyagé une fois en Grèce sait qu'il ne faut jamais s'y fier aux chiffres : on vous dit que le bateau part à six heures et c'est à peine si, à neuf, on voit poindre sa silhouette sur l'horizon ; on apprend à l'école que les dieux olympiens sont au nombre de douze, mais on oublie tous les autres, innombrables, qu'en cheminant avec Hérodote ou Lacarrière on peut rencontrer aux portes d'un monastère ou dans l'odeur d'un figuier. Avec les douze îles, c'est la même chose ; il y a les vedettes, celles que j'avais visitées lors de ma première escapade, et puis toutes les autres qu'on découvre en empruntant les sentiers détournés de l'Égée, en se laissant porter par l'envie de perdre son temps, c'est-à-dire de le gagner. Et celles-là, rien ne sert de chercher à en tenir un compte exact : il y en a toujours quatre de plus ou trois de moins.

Symi et son décor de maisons à fronton étagées sur une pente raide, au fond d'une baie étroite et profonde, jadis prospère grâce à ses chantiers navals et qui ressemblait d'assez près à ce qu'étaient Saint-Tropez ou Positano au seuil de leur « gloire ». Karpathos, trop américaine à mon goût : l'exil vers l'Amérique ou l'Australie (New York et Melbourne sont parmi les premières villes grecques du monde !) a semé, depuis les années cinquante, bien des villages à demi désertés... sauf à l'approche du quinze août, car alors on revient pour baptiser le petit dernier ou couler dans le béton les signes de sa réussite. Astypaléa, sa forteresse vénitienne et son aéroport où des chèvres déambulaient tranquillement sur les pistes ; Tilos, fière des ossements de ses éléphants préhistoriques, où le temps avait encore la saveur du miel – celui des abeilles de l'île qui, pendant l'hiver, bourdonnent de concert avec leurs sœurs du nord venues en villégiature sous des cieux plus cléments... Je parle à l'imparfait car je ne sais pas ce qu'elles sont devenues aujourd'hui, la plupart de ces îles. Car lorsque j'ai débarqué pour la première fois sur celle qui m'a choisi, il y a cinq ans, j'ai su dans l'instant que j'étais prêt pour la confrontation ; et durant les deux ans où j'y ai posé mes valises, je n'ai pas eu la moindre envie d'aller voir ce qui se passait ailleurs.

Dodécannèse : douze îles parmi lesquelles Nisyros, auxquelles s'ajoute, comme partout en Égée, une myriade d'autres, habitées par une ou deux familles comme Yali, l'îlot de pierre ponce en face de Mandraki, le port de Nisyros, ou bien seulement par quelques chèvres – comme Imia par exemple.

Imia, janvier 96 : un drapeau turc planté sur un rocher désert, l'escalade : on frôle la bataille navale, on redoute l'affrontement entre les deux bastions

orientaux de l'O.T.A.N... pour la souveraineté sur un troupeau de chèvres ! Excessif, irrationnel, incompréhensible.

Du moins pour ceux qui oublient, à la faveur de ce ciel limpide, entre un village blanc, une plage de rêve et un *night-club* techno, combien l'histoire dure longtemps. Parce que si l'on a constaté que le meltem peut se lever brusquement et souffler avec rage, on n'a pas idée de la soudaineté des pluies diluviennes de décembre, de la violence des orages de janvier ni des bourrasques glaciales de mars. Parce que, même si l'on apprécie l'ouzo, la retsina plus rarement, on a le plus grand mal à concevoir que, sur ce territoire voué à l'effacement des soucis quotidiens, la vie continue au-delà des vacances – et qu'ici, on est toujours à un peu moins de deux doigts du drame.

Et pourtant, il suffirait de regarder autour de soi : saint Jean n'a-t-il pas écrit l'Apocalypse à Patmos ? On distingue de loin le château vénitien d'Astypaléa ; Kos et Rhodes ont été des places fortes où les chevaliers d'Occident ont tenté d'endiguer le reflux qui les avait chassés de Jérusalem avant de les rejeter jusqu'à Malte ; Léros fut un bagne au temps de la guerre civile puis des Colonels ; sur mon île même, pauvre en vestiges des temps passés, une forteresse hellénistique veille sur le détroit d'où peut toujours venir...

Le Dodécanèse, plus encore que le reste de la Grèce, est avant tout une ligne de faille, dans l'écorce terrestre comme en géopolitique – Nisyros, mon île, est aussi ou d'abord un volcan. Peuplé de Doriens pendant l'Antiquité, le Dodécanèse se nomme alors la Carie. Libérée du joug perse pour se retrouver dans l'Empire maritime athénien, alliée à Philippe de Macédoine puis appelant Rome à la rescousse pour échapper à la

domination du royaume séleucide – hellénisé mais continental –, la Carie est toujours convoitée par le maître de cette pointe avancée de l'Asie à laquelle elle refuse obstinément d'appartenir. La civilisation y est brillante. La ville nouvelle de Rhodes, construite sur les plans d'Hippodamos de Milet au IV^e siècle avant J.-C., lorsque les trois cités de l'île s'unissent et créent leur Brasilia fédérale, est un modèle d'urbanisme. Ses écoles de philosophie et de rhétorique figurent durablement parmi les plus réputées du monde romain, le commerce maritime y est florissant, on y invente le droit de la mer ; la menace est toujours là.

Aujourd'hui, sur mon île de huit cents habitants, à Nikeia, dans mon village de quarante âmes, quand un bateau de guerre croise au large, on a le cœur qui bat un peu plus fort ; on prend ses jumelles pour s'assurer de la couleur du drapeau et, s'il est rouge frappé d'un croissant, on discute, interminablement, au café, de ce que peut signifier l'événement. On connaît tout de la tragédie chypriote, l'invasion turque du nord de l'île en 1974, tout des revendications turques sur la mer alentour, et l'on ne peut guère ignorer les menaces brandies à Ankara dès qu'Athènes s'avise de faire respecter sa souveraineté sur l'espace aérien environnant ses îles. On sait que la Turquie refuse l'arbitrage international qui permettrait d'élaborer des règles de bon voisinage. Il y a pourtant des précédents : qui donc irait imaginer aujourd'hui une crise à propos des îles Anglo-normandes ? Et puis l'on sait encore que la Turquie est l'alliée indispensable des États-Unis d'Amérique aux confins de l'Asie centrale, de l'Iran et du Proche-Orient, comme l'on sait enfin qu'un pouvoir qui n'a guère plus que l'apparence d'une démocratie peut à tout moment chercher à fuir ses problèmes internes dans l'aventure extérieure.

Sans compter qu'à vivre sur un volcan, on finit par s'habituer à ce que le pire ne soit pas impossible. Quand je travaille, devant ma fenêtre ouverte qui donne au sud sur un coteau peuplé d'amandiers et d'oliviers, un coteau qui plonge sec dans la mer, il me faut toujours quelques instants avant de réaliser que cette drôle d'odeur amenée par le vent du nord est une haleine de soufre – celle d'un titan, Polyvotis, enseveli jadis sous Nisyros par Poséidon ; un titan qui, lorsqu'il s'agite, fait trembler les maisons sur leurs bases, ce titan dont la dernière colère, la dernière éruption, ne remonte qu'à la fin de l'autre siècle.

Pourtant, on sait jouir de la vie à Nisyros, comme ailleurs dans le Dodécanèse ; la menace n'empêche de savourer ni la douceur ni la violence d'une nature dont les touristes connaissent seulement l'ocre calciné des mois d'été. Eux, ils n'imaginent pas le vert qui renaît aux premières pluies de novembre, un vert dru, phosphorescent, piqueté de crocus jaunes et de minuscules cyclamens parme, un peu avant la récolte des olives en décembre, pas davantage la neige des fleurs d'amandier et le doux parfum des asphodèles en janvier ; ils ne peuvent se figurer le bleu pervenche des ombres que les rayons du soleil couchant de février projettent sur les murs blancs de ma maison, la débauche des couleurs du printemps qui éclôt sous les pluies de mars et s'épanouit avec Pâques. La joie de Pâques ! après le Carême qui débute par le « lundi pur » où l'on part en bande pour une partie de campagne : cerfs-volants multicolores et pique-nique dont tout aliment cuit doit être banni. Le Carême qui s'achève avec la semaine sainte aux offices d'autant plus poignants pour moi qui ne suis plus chrétien : car l'Orthodoxie grecque est aussi ce « destin ininterrompu (de la) tradition grecque », et la résurrection qu'elle célèbre à Pâques n'est pas seulement

celle du Crucifié – « La légende du dieu renaissant, du dieu mort et ressuscité (...) que le dieu s'appelle Dionysos, Adonis, ou Jésus, est une des plus vieilles qui aient nourri l'âme grecque¹ » écrit ailleurs Séféris. Ce soir de Pâques où l'air encore vif s'emplit du fracas des pétards et où je me suis réchauffé en partageant une soupe de tripes à la taverne du village. Avant de tresser, moi aussi, une couronne de bleuets, le 1^{er} mai, et de l'accrocher au-dessus de ma porte pour éloigner le malheur de ma maison, avant que ne débute la saison des fêtes, une par monastère², grâce auxquelles on recommence à manger et à danser dehors, ensemble, après l'enfermement de l'hiver. L'hiver pendant lequel je me bats avec mon poêle à bois, les soirs de vent d'est où la fumée refoule à l'intérieur ; l'hiver, quand j'ai envie d'un peu de chaleur après le coucher du soleil, l'hiver pendant lequel je passe pour un fada, torse nu au soleil quand les autres de l'île se sont emmitouflés jusqu'aux yeux... puisque c'est l'hiver. Oui, malgré la menace, on sait jouir de la vie, ici. On sait jouir de la paix.

Rome et Byzance : mille et quelques années de paix. Les Croisades et le sac de Constantinople en 1203 par les Francs ouvrent une nouvelle ère de tragédies. Car le seul legs durable de l'entreprise de ces chevaliers d'Occident est bien d'avoir blessé à mort, sur la route des lieux saints, l'héritier grec de l'Empire romain d'Orient. Après leur passage, Byzance n'est plus que l'ombre d'elle-même, le Dodécanèse devient une colonie militaire des Croisés, Rhodes une ville où Français, Anglais, Espagnols

¹ Cité in, Denis Kohler, *L'Aviron d'Ulysse, L'itinéraire poétique de Georges Séféris*, Paris : Les Belles Lettres, 1985, p.524.

² Faute d'équivalent français, j'emploie ici la translittération francisée du grec « monastiri » qui ne désigne pas un couvent, mais un sanctuaire rural comprenant le plus souvent une église, une cuisine, des tables, une aire de danse, des dortoirs... et où, le jour de la fête du saint patron du lieu, après l'office religieux, se déroulent repas en commun et réjouissances.

important leur architecture et tiennent le haut du pavé jusqu'à ce que les Ottomans les en chassent en 1522, soixante-neuf ans après la prise de Constantinople.

Suivent les quatre siècles de nuit ottomane. Les efforts déployés depuis quelque temps pour réhabiliter les Empires morts après 1918 me paraissent pour le moins étranges. Sans doute s'agit-il là d'un effet secondaire de l'idéologie supranationale en vogue aujourd'hui qui, en cherchant à légitimer l'abandon du contrôle parlementaire national sur des domaines chaque jour plus étendus, tend à assimiler le concept de nation au nationalisme agressif voire raciste. Sous prétexte que les minorités n'y furent pas systématiquement anéanties, les Empires austro-hongrois ou ottoman font alors volontiers figure de modèles de tolérance.

C'est bien sûr escamoter les velléités génocidaires encore désordonnées qui s'emparèrent des serviteurs du Sultan, tels ces massacres de Chio (on est certes un peu au nord du Dodécanèse...) qui, en 1822, lorsque l'île se souleva pour obtenir son rattachement à l'État grec en devenir, remplirent d'horreur Hugo, Delacroix et tant d'autres. C'est aussi oublier que les mouvements d'émancipation nationale furent d'abord, dans l'esprit des Lumières, des révolutions démocratiques transformant les sujets d'Empires disposant parfois de franchises ou de privilèges, mais toujours soumis à l'arbitraire, en citoyens d'États nations dotés de droits – respectés ou non, cela est une autre histoire. C'est feindre d'ignorer enfin que le meurtre de masse rationalisé est une invention des totalitarismes du XX^e siècle, que les Arméniens et dans une moindre mesure statistique les Grecs d'Asie mineure en furent les premières victimes (pour la seule raison qu'ils étaient Arméniens et Grecs) dans ces heures troubles qui, par-delà les ruptures

politiques, établissent une continuité tragique entre les derniers feux de la Sublime Porte et les premiers de la Turquie kémaliste.

Le fait que des Grecs aient parfois été associés au Divan, qu'on les ait laissé commercer, qu'on leur ait concédé la liberté de pratiquer leur religion est sans doute remarquable à l'aune de l'Inquisition espagnole et des guerres de religion ; mais l'intolérance catholique romaine doit-elle servir de référence universelle ? On est ici en Orient où la croyance n'a que fort rarement revêtu la forme de machine à exclure, à dominer et à tuer qui fut, pour l'essentiel, l'apanage de l'Église occidentale et de son organisation caporalisée.

La domination ottomane n'en fut pas pour autant une partie de plaisirs, pour les Grecs du Dodécanèse pas plus que pour les autres ; il leur a fallu une certaine constance pour demeurer Grecs. Dans mon village du Dodécanèse comme ailleurs, on vous racontera l'histoire de ces enfants qui allaient à l'église, la nuit, pour apprendre sur l'Évangile, à lire et à écrire en grec et dans la plupart des villages, à Nisyros comme partout ailleurs en Grèce, on vous montrera les branches de l'arbre auxquelles ont été pendus un pope ou quelques palikares.

La différence avec le reste de la Grèce, c'est qu'ici on vous montrera aussi, en face, la côte d'Asie mineure d'où les Grecs qui y vivaient depuis un peu plus de deux millénaires, ont été chassés par les troupes d'Atatürk en 1922 – quand ils n'y ont pas été trucidés. Sous les yeux de l'Angleterre et de la France qui, après avoir accordé l'Asie mineure à la Grèce par un traité dûment signé, ont ordonné à leurs marins de ne pas intervenir, et même de couper les mains grecques qui tentaient de s'agripper au bastingage de leurs vaisseaux dans l'espoir d'échapper au pogrom. La purification ethnique n'a pas été, pour les habitants de mon village, une

découverte de la guerre de Bosnie ou du Kosovo – la *Realpolitik* des « Puissances », et ses retournements spectaculaires, non plus.

Dans le Dodécanèse, la domination ottomane a pris fin en 1912. Mais Nisyros, comme les onze et quelques autres îles, n'a pas pour autant été rattachée à la mère patrie car, à la faveur des Guerres balkaniques qui affaiblissent la Porte, l'Italie les occupe.

« D'abord on a eu les Italiens, puis les fascistes, puis les Allemands... » J'étais allé visiter la synagogue de Rhodes, une vieille femme m'avait guidé dans un mélange de grec, d'italien et d'espagnol hérité de ces Maranes chassés du très catholique royaume par la *Reconquista*. Elle va préparer un café, elle me demande d'où je viens, ce que je fais à Rhodes ; je ne fais rien de particulier à Rhodes, je voyage, simplement – pour mon plaisir. Elle me considère d'un air incrédule, et finit par me dire qu'elle est partie une seule fois de son île. L'instant d'après, elle retrousse sa manche pour me montrer un tatouage. C'est la première fois que je vois le tatouage d'Auschwitz ; elle n'a jamais plus éprouvé l'envie de voyager depuis.

La domination italienne n'a pas laissé, à ce que j'en puis juger, de trop mauvais souvenirs dans le Dodécanèse ; à Nisyros, beaucoup de vieux baragouinent encore un peu d'italien. On m'a bien raconté une ou deux histoires de patriotes bouclés ou interdits de séjour pour avoir chanté l'hymne grec sous les fenêtres des carabinieri, ou pour avoir écrit sur un mur quelque slogan réclamant l'*enosis*, le rattachement à la Grèce... guère plus. Comme le fait comprendre le pope du village où se situe l'action du joli film *Mediterraneo* : faute de pouvoir disposer de soi-même, l'occupation italienne était sans doute un moindre mal.

Dans mon île en revanche, comme dans toutes celles du Dodécanèse, on raconte encore parfois, à mi-voix, ce qui est arrivé aux soldats de la Maison de Savoie lorsque, le *Duce* renversé, l'Italie a capitulé. Parce que, si avec les carabinieri on avait joué aux gendarmes et aux voleurs, avec les Allemands (remarquez la nuance : on fait la distinction entre Italiens et fascistes, on parle des Allemands), ce fut une autre paire de manches.

La capitulation italienne, le 8 septembre 43, offrait à Churchill, en Grèce, l'occasion de mettre en œuvre sa stratégie périphérique : concentrer les efforts anglo-américains sur un unique débarquement à l'ouest, c'était laisser aux Soviets le soin de libérer l'Europe centrale et balkanique. Mais Roosevelt refuse toute aide au vieux bouledogue ; cette politique-là n'est pas la sienne. Churchill s'entête et les Anglais bricolent alors une opération dans le Dodécanèse, ils débarquent avec quelques Grecs libres et des moyens de fortune. Partout, les libérateurs sont accueillis dans l'enthousiasme par la population, et avec soulagement... par les ennemis italiens. Mais les Allemands réagissent, leurs troupes stationnées en Crète disposent de moyens autres que ceux du bricolage ; la reconquête est méthodique (les massacres aussi), elle est achevée à la fin de novembre.

Partout, les premières victimes de la Wehrmacht sont ses alliés d'hier. Ces soldats italiens qui n'ont pas cru bon de prendre le maquis, de se cacher parmi les Grecs qu'ils occupaient la veille, des Grecs qui, le lendemain, risquent la mort pour les sauver. Partout dans le Dodécanèse, des garnisons italiennes sont fusillées. À Nisyros, on dit que cela s'est passé sur la plage où l'un des rares hôtels de l'île a été construit depuis. Quant aux chiffres... voir plus haut.

Mais ces premières victimes ne sont pas les seules. À Nisyros, dans le village quasi déserté d'Emborio, il y a une petite taverne dont la terrasse

domine la caldeira. Les couchers de soleil y sont sublimes, tout juste moins que la *skordalia* (dans les livres de cuisine grecque, on traduit par « sauce à l’ail », je m’en tiendrai là mais il faut avoir goûté celle d’Emborio...) confectionnée par la maîtresse de maison avec les amandes de l’île ; tout juste plus que ses *boukounies* – quelque chose comme un confit de porc. Dans cette taverne, il y a aussi un grand-père qui, si vous parlez un peu de grec, vous racontera qu’il descendait jadis à pied à Mandraki pour jouer du laouto, qu’il s’est un jour exilé à Athènes afin d’y exercer ses talents dans une boîte de bouzouki où, un soir, de luxueuses limousines sont venues enlever les musiciens : salons dorés, sauterie diplomatique, cachet de star, vins fins à volonté, avec même des filles... un grand-père qui a enseigné à son petit-fils l’art du laouto, le petit-fils qui joue le soir à la taverne, lorsqu’il n’a pas trop de travail, et puis dans chacune des fêtes de chacun des monastères.

Dans cette taverne, il y a aussi un grand miroir à cadre doré – brisé en étoile. La balle allemande qui l’a fracassé est celle qui a tué le chef des partisans. Et à Mandraki, sur la place du village aux caoutchoucs géants, vous pourrez voir le buste du directeur du lycée – exécuté. Résister dans une île. Dans une île de vingt kilomètres de circonférence...

Ensuite ? ensuite ce fut la libération, l’administration anglaise – *Vénus et la mer* de Lawrence Durrell dit tout là-dessus –, et finalement le rattachement à la Grèce par le traité de Paris, en 1947. Cinquante ans seulement qu’ils sont Grecs mes Nisyriotes, cinquante ans seulement que les puissants de ce monde ont accepté de prendre en considération leur volonté, leur obstination, depuis plus de deux mille ans, à être Grecs – à le rester. Comment voulez-vous, après cela, qu’ils ne s’alarment pas, d’une manière qui, de loin, semble irrationnelle, excessive, incompréhensible, si des

Perses, des Séleucides, des Ottomans ou des Turcs viennent planter leur drapeau à Imia ?

Lorsque j'ai décidé de m'installer à Nisyros, j'avais envie de changer ma vie, d'écrire dans la sérénité d'un lieu choisi, élu entre tous, de mettre à distance des querelles qui m'ont longtemps tenu à cœur et qui aujourd'hui..., j'en ai assez du vide abyssal qu'est devenue notre « démocratie » dans laquelle les choix proposés aux citoyens s'effacent six mois, au mieux, après les élections derrière le réalisme, les contraintes, l'Europe. Je suis professeur d'histoire et je suis romancier³, la quarantaine est là avec ses questions : rien de bien original. Cette île du Dodécanèse, mon île, mon volcan, Nisyros et ses huit cents âmes m'ont donné bien davantage que ce que j'attendais. Cet endroit est le mien désormais ; même si le réalisme, les contraintes, m'obligent provisoirement à le quitter.

J'ai un copain à Athènes, il est un peu plus jeune que moi. À la fac, il était proche de groupes anarchistes. Il a même brûlé un drapeau grec un jour de visite du Secrétaire d'État américain à Athènes – pas par mépris de ce que cet emblème signifie (la révolution de 1821, la libération des Grecs), par refus de voir la Grèce devenir un protectorat de l'Oncle Sam. Il s'est un peu assagi depuis. Un de ses ancêtres est Albanais et s'est battu pour l'indépendance de la Grèce – il ne sacrifie pas aux dieux du sang. Il va à l'Église pour Pâques mais ne croit pas en Dieu : si l'on est Grec, on est forcément un peu orthodoxe – toujours cette histoire de « sentiments et de gestes spirituels conscients ou inconscients ».

Sa vraie passion c'est la pêche sous-marine – il a vécu à Amorgos quelque temps, il y habitait quand on y a tourné le *Grand bleu*. Il a fait son service

militaire à Astypaléa, mais il n'a guère le respect de l'uniforme. Il vient me voir de temps à autre dans mon île et il m'a convaincu de plonger avec lui. Son rêve, aujourd'hui, c'est de planter des noisetiers dans une propriété de famille du côté de Nauplie – il n'attend plus qu'une chose : la pose de canalisations d'eau jusqu'à son champ. Il fume comme un pompier – pas toujours du tabac. Il sort en boîte et il n'est pas certain de vouloir se marier avec la jeune femme qu'il aime. C'est un jeune Européen, presque « ordinaire » en somme.

Cet été, un soir que nous mangions du porcelet rôti en profitant de la vie, de la retsina et de la paix, il m'a dit très calmement qu'un jour, probablement, il lui faudrait défendre par les armes la liberté de son pays. Ça m'a fait le même effet que lorsque la vieille femme, à la synagogue de Rhodes, a retroussé sa manche.

Olivier Delorme

P.S. Ce texte a été écrit pour l'essentiel à Nisyros, en décembre 1998. Depuis septembre, le réalisme, les contraintes matérielles, me forcent d'habiter à nouveau Paris. Provisoirement. Comme tous les philhellènes, je me réjouis de la détente intervenue dans les relations gréco-turques depuis la terrible catastrophe naturelle qui a frappé la Turquie pendant l'été 99. Mon sincère espoir est qu'elle trouve enfin son aboutissement dans la renonciation des autorités turques à brandir la menace du recours à la force dans ses différends avec la Grèce et à pérenniser indéfiniment les conséquences du recours à la force de 1974 dans l'île de Chypre.

³ Olivier Delorme, *Les Ombres du levant*, Paris : Critérian, 1996.